

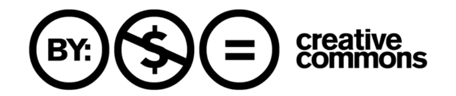
Population

La Chine vue par quelques économistes du XVIIIe siècle

Michel Lutfalla

Résumé

La population de la Chine a été depuis longtemps un objet de préoccupation et l'est encore aujourd'hui. Plusieurs articles et notes lui ont été consacrés dans Population. L'absence totale de documents depuis trois ans ne permet pas, pour le moment, de suivre la question avec l'attention qu'elle mérite. La Chine ancienne n'a d'ailleurs pas été négligée. Dans le numéro 1 de 1960, a paru un article de M. J. Chesneaux sur un prémalthusien chinois. C'est la Chine vue par les auteurs français du XVIIIe siècle, qui est décrite cette fois, par M. Michel Lutfalla, jeune économiste et sociologue, actuellement chargé de recherches à Cambridge.



LA CHINE,
VUE PAR QUELQUES ÉCONOMISTES
DU XVIIIe SIÈCLE

La population de la Chine a été depuis longtemps un objet de préoccupation et l'est encore aujourd'hui.

Plusieurs articles et notes lui ont été consacrés dans Population. *L'absence totale de documents depuis trois ans ne permet pas, pour le moment, de suivre la question avec l'attention qu'elle mérite.*

La Chine ancienne n'a d'ailleurs pas été négligée. Dans le numéro 1 de 1960, a paru un article de M. J. CHESNEAUX *sur un prémalthusien chinois.*

C'est la Chine vue par les auteurs français du XVIIIe siècle, qui est décrite cette fois, par M. Michel LUTFALLA, *jeune économiste et sociologue, actuellement chargé de recherches à Cambridge.*

L'économie de la Chine, sa population, qui doit atteindre le milliard avant la fin du siècle, sont aujourd'hui objets d'inquiétude ou de fascination. Cette disposition d'esprit n'est pas nouvelle. Dans la crise de la conscience européenne, si magistralement décrite par Paul HAZARD, aucun pays ne compte plus que l'Empire du Milieu. Au XVIIIe siècle, les philosophes, comme l'honnête homme lui-même, s'interrogent à son propos. KO et YANG, jeunes Chinois de beaucoup d'esprit que les Jésuites avaient amenés et élevés en France, s'en retournent à Canton gratifiés d'une pension du roi. Ils devront entretenir une correspondance suivie qui fera connaître la littérature et les sciences chinoises. Pour leur permettre de mieux accomplir cette mission, TURGOT leur offre livres et instruments; il y joint ses *Questions sur la Chine adressées à deux Chinois* (1766) (1).

La Chine n'était pourtant pas complètement une inconnue. Des informations pouvaient assurément être glanées chez les auteurs anciens. Elles ne prennent quelque importance et sérieux que dans la première moitié du XVIIIe siècle (2). Entre 1650 et 1750, les *Lettres édifiantes* des missionnaires et autres *Descriptions de la Chine* sont nombreuses. Ces ouvrages ne sont

(1) TURGOT, *Questions sur la Chine adressées à deux Chinois*, in *Œuvres*, publiées par Schelle, Paris, 1914, t. II, p. 523 et suiv.

(2) TCHAO-T'SING (Ting), *Les descriptions de la Chine par les Francais (1650-1750)*, thèse de lettres, Paris, 1928.

ni complets ni parfaits. Les missionnaires sont portés à quelques exagérations dans le bien et les louanges. Les voyageurs insistent sur les détails pittoresques : ils donnent volontiers du grand empire une image assez barbare, ridicule même. L'une et l'autre Chines se distinguent de celle des philosophes, plus civilisée encore, à leur sens, que l'Europe. Dans *L'Esprit des Lois,* MONTESQUIEU consacre de longs développements à la Chine. VOLTAIRE met souvent en scène des sages Chinois dans le *Dictionnaire philosophique*; il écrit *L'Orphelin de la Chine,* tragédie à succès. DIDEROT rédige l'article *Philosophie des Chinois* dans l'*Encyclopédie.* J.-J. ROUSSEAU, enfin, puise chez eux le principal argument de son *Premier discours.*

Quant aux économistes, leurs réactions sont symptomatiques de leurs préoccupations. L'opinion générale est que la Chine est très peuplée depuis longtemps déjà. Certains y voient la conséquence d'institutions fastes. D'autres soulignent, au contraire, combien la misère est répandue et montrent comment elle empêche tout développement réel. Cette manière de voir subsistera, l'emportera même, lorsque l'information des économistes s'améliorera. L'examen de leurs opinions, suivi d'un bref rappel de la situation réelle qui les provoque, fera plus précisément valoir comment les auteurs du XVIII[e] siècle ont tenté d'intégrer un cas exotique dans leur système de philosophie économique.

Melon : un tableau fort sombre de la Chine.

Le premier des économistes à citer est MELON : il n'est pas dupe du merveilleux des voyageurs. Dans son *Essai politique sur le commerce* (1734), n'écrit-il pas :

> « Quoiqu'on nous dise d'ailleurs que la Chine est une des plus fertiles et des plus abondantes portions de l'Univers et qu'il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé, ce sont des discours vagues, démentis par les discours suivants où la misère des peuples vient de ce que les terres ne sont pas cultivées et de ce qu'il y a des fainéants... Comment, avec l'abondance de ses ressources, (les habitants de la Chine) peuvent-ils être dans une misère qui les oblige à exposer et tuer leurs enfants? » [1].

MELON accuse encore la partie sombre du tableau :

> « Nous disons hardiment que les Chinois ont mal profité de quatre mille ans de paisible monarchie; et nous le disons d'autant plus hardiment que nos missionnaires mathématiciens les ont trouvés bien inférieurs à nous, pour ne pas dire ignorants, en géométrie et en astronomie, objets de leur principale étude pendant tant de siècles. Ajoutez qu'ils n'ont point de marine et qu'ils n'auraient aucun commerce étranger si nous ne trouvions quelque avantage à négocier avec eux. La paix dont ils jouissent n'est pas le fruit de leur politique, c'est un hasard de situation; et ils savent si peu se défendre que les Tartares les ont subjugués en se présentant. En voilà assez pour rabattre beaucoup des déclamations sur le bonheur de ces peuples et l'excellence de leur police. Et comment la police ne serait-elle perfectionnée

---

(1) MELON, *Essai politique sur le commerce* (édition de 1764), p. 384 et suiv.

chez une nation qui a une si haute estime d'elle-même et de ses usages qu'elle fait gloire d'ignorer et de mépriser toutes les autres nations? Nous revient-il d'eux quelque exemple dont nous ayons quelque profit à tirer? Le pouvoir paternel est d'une férocité tyrannique; le deuil de trois ans est barbare lorsqu'il fait abandonner au ministre ses importantes fonctions. Dans le peu que nous connaissons de leurs finances, ils envoient des pauvres en garnison chez les redevables lents à payer, cela répond à nos exécutions militaires. Très ignorants dans le commerce, ils y sont fripons par principe. Quelle nation n'a pas une législation religieuse ou philosophe, d'une morale aussi salutaire que celle de Confucius et aussi mal observée...? » [1].

MELON conclut que les habitants de la Chine ne sont pas heureux : ils sont trop nombreux et miséreux. Il y a, en effet, un maximum possible; dès lors qu'il est atteint, comme en Chine, la misère arrêtera le développement de la population. L'argument sera sans cesse repris au cours du siècle. On le trouve chez ISNARD (1781), à propos de la Chine sans doute mais aussi de la Pologne, pays qui contiennent autant d'habitants que leur terre peut en nourrir. On le retrouve également, ainsi qu'on va le voir plus en détail, chez CANTILLON et chez SMITH.

Cantillon : les hommes se proportionnent aux subsistances.

CANTILLON, étudiant dans son *Essai sur le commerce en général,* édité en 1755, le fait que la multiplication et le décroissement des peuples dépend principalement de la volonté, des modes et des façons de vivre des propriétaires de la terre (chapitre XV), montre :

« qu'il n'y a point de pays où l'on porte la multiplication des hommes si loin qu'à la Chine... Leur nombre est incroyable, suivant les relations, et ils sont cependant forcés de faire mourir plusieurs enfants dès le berceau, n'en gardant que le nombre qu'ils peuvent nourrir. Néanmoins, lorsqu'il survient des années stériles, ils meurent de faim par milliers. Ainsi, tout nombreux que soient les habitants de la Chine, ils se proportionnent nécessairement aux moyens qu'ils ont de subsister et ne passent pas le nombre que le pays peut entretenir, suivant la façon de vivre dont ils se contentent » [2].

La limite de peuplement est atteinte, bornée par les subsistances. Le pays suit, dès lors, une marche stationnaire. La disette l'oblige parfois même à utiliser le frein destructif de la population, encore que les pauvres gens y vivent uniquement de riz et d'eau de riz; ils travaillent presque nus, tandis que la terre ne s'y repose jamais et rend chaque fois plus de cent pour un.

La Chine des philosophes. Des aspects plus riants colorent la vision de la Chine avec la vogue de l'exotisme. A la suite du succès des *Lettres persanes,* Ange GOUDAR exerce son talent dans *L'Espion*

---

[1] MELON, *id.*

[2] CANTILLON, *Essai sur la nature du commerce en général,* Paris, 1952, p. 37 et suiv.

chinois (1765). Il y montre combien les coutumes, la religion et le gouvernement du grand Empire sont favorables à la vie familiale et à l'accroissement démographique [1]. MONTESQUIEU, dans ses *Pensées,* affirme la même chose. Pierre POIVRE, dans ses *Voyages d'un philosophe* (1766-1767), donne la Chine pour un pays modèle. MIRABEAU, dans l'*Ami des hommes* (1764), souligne les lumières agricoles des Chinois, « peuples chez lesquels il est de fait, malgré les relations exagérées, que presque tous les arts sont inconnus, ont néanmoins sur l'article de l'agriculture, des lumières pratiques qui nous feraient honte, d'autant plus que toutes leurs machines sont simples : ils élèvent les eaux par des roues et les transportent sur leur campagne » [2].

Le surpeuplement chinois n'est d'ailleurs pas à craindre, pense BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, appliqué à démontrer l'action bienfaisante de la nature. Même dans des pays aussi densément peuplés que la Chine, il s'y trouve de grands déserts dont on pourrait faire usage. Recours ultime : il y a aussi le Nouveau Monde où l'on peut émigrer [3].

Quesnay et le despotisme de la Chine. Encore qu'on ait pu écrire que les physiocrates trouvent dans la Chine une confirmation de leurs théories — un empire agricole selon leurs vues, gouverné conformément aux lois naturelles —, le père de la Secte est circonspect : publiant dans les *Éphémérides du citoyen,* un *Despotisme de la Chine* (1767), où il reprend les idées de MELON et de CANTILLON :

> « Malgré la fertilité de la terre et l'abondance qui y règne, écrit-il, il est peu de pays où il y ait autant de pauvreté dans le menu peuple. La cause en est l'excès de la population sur la richesse » [4].

On sait combien les physiocrates sont peu populationnistes :

> « Cette multiplication prodigieuse du peuple, si utile et si désirée dans nos États d'Europe (où l'on croit que la grande population est la source de l'opulence, en prenant l'effet pour la cause car partout la population surpasse l'opulence : ce sont les richesses qui multiplient les hommes et ses richesses; mais la propagation des hommes s'étend toujours au-delà des richesses), cette multiplication y produit quelquefois de funestes effets. On voit des gens si pauvres que, ne pouvant fournir à leurs enfants les aliments nécessaires, ils les exposent dans les rues » [5].

La Chine n'est, pour QUESNAY, qu'un moyen de faire valoir ses vues. On le voit bien lorsqu'à la suite de sa condamnation du populationnisme, doctrine alors régnante dans les cercles officiels, il dénonce l'aumône qui, loin d'être un remède à la misère, ne fait que l'accentuer :

---

(1) Cité par J. J. SPENGLER, *Économie et population,* traduction française, Paris, 1952, p. 73 et suiv.

(2) MIRABEAU, *L'Ami des Hommes* (édition de 1764), t. I, p. 68.

(3) J. J. SPENGLER, *op. cit.,* p. 240.

(4) QUESNAY, *Despotisme de la Chine,* in *Œuvres,* publiées par Oncken, Paris, 1888, p. 579.

(5) QUESNAY, *id.*

« On croira que l'aumône n'est pas assez excitée par le gouvernement pour le secours des indigents; mais l'aumône ne pourrait y suppléer car, dans l'ordre de la distribution des subsistances, les salaires payés aux hommes pour leurs travaux les font subsister; ce qui se distribue en aumône est un retranchement dans la distribution des salaires qui font vivre les hommes dénués de biens; ceux qui ont des revenus n'en peuvent jouir qu'à l'aide des travaux et des services de ceux qui n'en ont pas, la dépense des uns est au profit des autres; la consommation des productions de haut prix est payée à ceux qui les font naître et leur rend les dépenses nécessaires pour les reproduire; c'est ainsi que les dépenses multiplient et perpétuent les richesses. L'aumône est nécessaire pour pourvoir aux besoins pressants de l'indigent qui est dans l'impuissance d'y pourvoir par lui-même; mais c'est toujours autant de détourné de l'ordre des travaux et de la distribution des richesses, qui font renaître les richesses nécessaires pour la subsistance des hommes; ainsi, quand la population excède les richesses, l'aumône ne peut suppléer à l'indigence inévitable par l'excès de population » (1).

La Chine n'est donc qu'un prétexte à illustrer la doctrine physiocratique. Il faut souligner au passage son caractère déjà malthusien; chez MALTHUS, on trouvera peu après, en effet, cette idée du caractère multiplicateur de la demande des biens de luxe.

Smith : la Chine, société à marche stationnaire.

SMITH — créateur de l'expression « état stationnaire » — pense que la Chine en est le meilleur exemple. Cette notion, déjà avancée par MELON et CANTILLON, permet de concilier les deux faits dominants dans la Chine du temps : l'abondance de la nature et la pauvreté des habitants :

« La Chine, trouve-t-on dans la *Richesse des nations*, a été, pendant une longue période, un des plus riches pays du monde, c'est-à-dire un des plus fertiles, des mieux cultivés, des plus industrieux et des plus peuplés; mais ce pays paraît être, depuis longtemps, dans un état stationnaire. Marco POLO, qui l'observait il y a plus de cinq cents ans, nous décrit l'état de sa culture, de son industrie et de sa population presque dans les mêmes termes que les voyageurs qui l'observent aujourd'hui. Peut-être même cet empire était-il parvenu déjà, longtemps avant ce voyageur, à la plénitude d'opulence que la nature de ses lois et de ses institutions lui permet d'atteindre » (2).

Quand bien même la richesse d'un pays serait-elle très grande, s'il a été longtemps dans un état stationnaire, il ne faut pas s'attendre à y trouver des salaires bien élevés. En Chine, ils se fixent au niveau de la subsistance. SMITH en donne l'explication :

« Les revenus et les capitaux de ses habitants, qui sont les fonds destinés au payement des salaires, peuvent bien être d'une grande étendue, mais s'ils ont continué pendant des siècles à être de la même étendue ou à peu près,

---

(1) QUESNAY, *id.*
(2) SMITH, *Richesse des Nations*, traduction française, Paris, 1843, p. 96 et suiv.

alors le nombre des ouvriers employés chaque année pourra aisément répondre et même plus que répondre au nombre qu'on en demandera l'année suivante... Si dans un tel pays les salaires venaient jamais à monter au-delà du taux suffisant pour faire subsister les ouvriers et les mettre en état d'élever une famille, la concurrence des ouvriers et l'intérêt des patrons réduiraient bientôt ces salaires aux taux les plus bas compatibles avec la simple humanité » [1].

Malthus : Causes de la marche stationnaire en Chine.

MALTHUS, dans l'*Essai sur le principe de population* (1798-1803), ne fait que reprendre le propos :

« Il est des gens qui meurent de misère dans le plus riche et le plus florissant empire du monde, et, avec cela, dans un sens le plus pauvre et le plus misérable de tous » [2].

Il analyse les causes de cette extrême population : la fertilité du sol et la situation du pays dans la partie la plus chaude de la zone tempérée, qui est la plus favorable aux productions de la terre, l'encouragement dès l'origine de la monarchie à l'agriculture, l'industrie persévérante des Chinois dans l'art des engrais, de la culture et de l'arrosement et enfin les encouragements donnés au mariage. Ces avantages ont multiplié la population au point de réduire le prix du travail au plus bas, au salaire — végétal — de subsistance.

MALTHUS se demande, après SMITH, quel serait l'effet d'une ouverture du marché chinois. Dans l'immédiat, la demande de bras par les industries exportatrices s'accroîtrait, haussant le prix du travail, donc celui des denrées. Ainsi le pays avancerait-il manifestement en richesses au lieu de rester stationnaire.

XIXe siècle : changement de perspective.

Mais bientôt la richesse même de la Chine, qui hantait les esprits depuis Marco POLO, est mise en question : avec la guerre de l'opium, la Chine sort du XVIIIe siècle idéal pour entrer brutalement dans l'histoire européenne. Parallèlement, les économistes achèvent de dépoétiser la Chine. MCCULLOCH critique SMITH, coupable d'avoir attaché trop de foi aux récits de son temps :

« SMITH s'est formé cette idée des richesses de la Chine d'après les rapports des premiers voyageurs et particulièrement des Jésuites. Des récits plus récents et plus authentiques nous montrent que la Chine, au lieu d'être un pays riche, est en réalité un pays pauvre et mal cultivé. La population y est excessivement surabondante et la pauvreté et la misère y règnent à un degré inconnu en Europe, à l'exception de l'Irlande » [3].

---

(1) SMITH, *id.*
(2) MALTHUS, *Essai sur le Principe de population*, traduction française, Paris, 1845, p. 122 et suiv.
(3) MCCULLOCH, *Principes d'économie politique*, traduction française, Paris, 1851, p. 246, note.

Avant McCulloch, J. Peuchet, dans son *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, publié en l'an vii (1799-1800), est plus dur encore; il écrit, en note de l'article *Chine* :

> « Il est inutile, sans doute, de prévenir le lecteur que nous ne croyons à aucune des fables débitées... sur la sagesse du gouvernement chinois qui ne nous paraît qu'un despotisme de charlatans; sur la bonté de sa police qui est celle d'un bagne ou d'un couvent de moines; sur sa morale religieuse et son culte de Confucius dont tant d'écrivains n'ont parlé qu'en haine des maximes professées dans leur pays; enfin, sur l'antiquité du savoir des Chinois dans les sciences restées chez eux dans un degré bien inférieur à ce qu'elles sont en France et en Angleterre » (1).

La Chine des T'sing. L'empire puissant, sur lequel sont censés raisonner les économistes du xviiie siècle, est celui des Tsing. Il est gouverné par une dynastie mandchoue installée à Pékin depuis 1644. Les données récentes de l'histoire économique montrent qu'il n'a pas été aussi stationnaire que l'a avancé Smith. Gouvernant la Chine avec une poignée de nobles mandchous, les Tsing, craignant la résistance du peuple Han, n'osaient pas exercer une exploitation excessive sur celui-ci. Les forces productrices de la société continuaient à progresser, la superficie de la terre cultivée s'étendait, l'économie rurale prospérait et la population s'accroissait rapidement, dépassant, au cours de cette période, les 300 millions d'âmes. Si nous nous fions aux statisticiens chinois, rapporte R. Grousset, la population serait passée de 60.692.000 habitants, en 1578 (fin des Ming) à 104.700.000 en 1661, puis à 182.076.000 en 1766, pour atteindre enfin 329.560.000 en 1872 (2).

Il convient cependant de se méfier des chiffres fournis par les recensements chinois de cette époque : les contradictions relevées entre deux dénombrements rapprochés doivent entraîner à la prudence, ainsi que le conseillait le savant géographe Peuchet taxant d'exagération l'abbé Raynal qui lui octroyait 60 millions d'habitants à l'époque où les Chinois en comptaient 190 !

Cependant, le fait que les résultats du recensement de 1953 aient constitué une surprise pour la plupart des experts occidentaux qui estimaient que la population de la Chine devait atteindre 400 (les plus hardis allaient jusqu'à 500) millions d'habitants peut permettre de penser que les statisticiens chinois étaient peut-être plus près de la réalité que les géographes parisiens (3). Il était, en effet, couramment admis qu'en raison des épidémies, des famines et de la mauvaise hygiène, la mortalité était forte et la natalité relativement peu élevée, et qu'ainsi la masse démographique chinoise était à peu près stable (4). Nous

(1) J. Peuchet, *Dictionnaire universel de la géographie commercante*, Paris, an vii t. III, p. 370.

(2) R. Grousset, *Histoire de la Chine*, Paris, 1957, p. 258.

(3) Pour un examen critique des statistiques de population en Chine, on doit se référer à John D. Durand, The Population Statistics of China, A.D. 2-1953, *Population Studies*. vol. xiii, no 3, march 1960 dont il est donné une ample compte rendu dans ce numéro de *Population*, (Évolution de la population chinoise pp. 339-346). [Note de la Rédaction].

(4) J. Chesneaux, *La Chine*, in *Géographie universelle*, Paris, 1960, p. 45.

manquons parallèlement de statistiques économiques; l'historiographie officielle chinoise contemporaine se contente d'affirmations générales ou donne des exemples du développement de l'industrie minière et textile.

L'industrie minière était très développée : dans le Kouang-si, il y avait une dizaine d'entreprises extractives qui n'auraient pas employé moins de 10.000 ouvriers chacune et, dans le Yunnan, quarante-cinq. De même pour le tissage, on compte, dans le Kouang-Tong, à la veille de la guerre de l'opium, 2.500 ateliers de tissage avec un effectif total de 50.000 ouvriers [1].

Ces exemples donnent l'impression d'une activité croissante et non une économie languissante et stationnaire. Il semble que SMITH ait donc confondu Chine éternelle et état stationnaire. La critique de sa documentation vient d'être présentée. Pourtant, le mythe a la vie tenace. K. BOULDING écrit encore, dans son *Economic Analysis*, que si l'état stationnaire est loin de l'expérience du capitalisme des deux cents dernières années, il l'est moins de nombreuses sociétés, passées ou présentes, notamment celles de la Chine et de l'Inde.

Commencement d'explication. Encore l'insuffisance de la documentation n'est-elle qu'une cause possible de cette croyance. HELVETIUS nous fournit un commencement d'explication plus profond lorsqu'il écrivait, en 1758 :

> « C'est que semblable au chêne dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage, les empires paraissent dans un état d'immobilité a la plupart des hommes.[2]

En somme, il pourrait bien s'agir d'une erreur de perspectives. Dans un premier moment, les auteurs ont idéalisé la Chine du XVIIIe siècle. Après MALTHUS, le XIXe siècle reviendra à une appréciation plus juste. Cependant le mythe de sa richesse et de sa prospérité persistera longtemps encore.

Michel LUTFALLA.

---

(1) TSIEN PO-TSAN, CHAO SIUN-TCHENG et HOU HOUA, *Histoire générale de la Chine*, traduction française, Pékin, 1958, p. 88-95.

(2) HELVÉTIUS, *De l'Esprit*, Paris, 1758.